THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE,

Augmenté de deux Pieces selon l'Edition de Londres

TOME CINQUIEME



FLORENCE

CHEZ V. PETRIGNANI, ET COMP.

1821.



TANCREDE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 3 Septembre 1760.

PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN, } Chevaliers.
LOREDAN
CATANE,
ALDAMON, Soldat,
AMENAIDE, fille d'Argire.
FANIS; Suivante.
Plusieurs Chevaliers assistans au Conseil.
Ecuyers, Soldats, Peuple.

La Scene est à Syracuse, d'abord dans le Palais d'Argire et dans une Salle du Conseil, ensuite dans la place publique sur la quelle cette Salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. *Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvieme siecle; Siracuse avait secoué leur joug. Des Gentilshommes Normans commençerent à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les Empereurs Grecs possedaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.*

TANCREDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Assemblée des Chevaliers rangés en demi-cercle

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-tems
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est tems de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est-là que tendent tous nos voeux.
Des puissans ennemis de notre République,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bizance, et les fiers Sarrasins,

Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour
nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie:
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Leon (1) dans Rome, armé d'un saint
courage,
Nous ont assez appris comme on peut la domter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces tems
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,

(1) Léon IV, un des grands Papes que Rome ait jamais eus. Il chassa les Arabes, et sauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale, et sur les moeurs des Nations.* « Il était né Romain; le courage des premiers » âges de la Republique revivait en lui dans un » tems de lâcheté et de corruption, tel qu'un des » beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trou- » ve quelquefois dans les ruines de la nouvelle ».

Où l'Etat répandait le sang de ses enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'Etat puisse renaître,
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-tems entre nos deux maisons.
L'Etat en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'Etat, vous, et votre famille:
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir; et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (1) vient-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste et simple il voulut nous servir:
Bientôt fier et superbe il se fit obéir.
Sa race, accumulant d'immenses héritages,

(1) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie; et, malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
Tancrede (1), un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Bizance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre: on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (2), sans biens et sans secours
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (3),
Aux champs (4) Apuliens se faire une patrie,
Et, n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore:
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appelent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer,

(1) Ce n'est pas Tancrede de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque-tems après.

(2) Les premiers Normans qui passerent dans la Pouille, Drogon, Bateric et Ripostel.

(3) La Normandie.

(4) Le pays de Naples.

Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fiere autorité
Que sur la défiance et la sévérité.
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte, en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que par-tout dans cette isle et guerriere et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupés de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire;
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et, pour nous désunir, soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisans (1) que l'Arabe cultive;
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,

(1) En ce tems les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, et ce sont eux qui fonderent l'école de Salerne.

A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point
d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve sur-tout cette sévérité
Vengeresse des loix et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne, il a suffi d'un traître (1)
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidelité:
Au salut de l'Etat que toute pitié cede:
Combattons Solamir, et prescrivons Tancrede.
Tancrede, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrede en secret attachés,
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrede, s'il veut, soit puissant à Bizance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrede, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même a nos sacrés remparts.
Plus de retour pour lui, l'esclave des Cesars
Ne doit rien posséder dans une République.
Orbassan de nos loix est le plus ferme appui,

(1) Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Et l'état qu'il soutient ne pouvait moins pour lui;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre :
Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mains enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non : je hais la rigueur :
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon coeur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'état, l'état seul doit les prendre,
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hyménée :
Qu'il amene demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur,
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (1):
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les tems triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse et mon âge

(1) Il était tres-commun de marier des Chrétiennes à des Musulmans : et Abdalise, le fils de Musa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigue ; cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes porterent leurs armes victorieuses.

Ne me permettent plus l'honneur de commander:
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder:
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage:
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage:
Je sentirai mon coeur encor se ranimer:
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur: nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux:
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:
J'aime l'état, Argire: il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie.
Mais le noeud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais assoupie,
Mon coeur qui vous haït, ne vous eût estimé.

L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne:
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haîne.
Ce coeur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire:
Notre union naissante, à tous deux nécessaire.
La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien,
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille, au sortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'affaroucher de ce sévere accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours;

La grossiere vertu des moeurs républicaines.
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet état, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble Chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée:
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrede, entre ses mains remis....

AMENAÏDE, *à part.*

De Tancrede!

ARGIRE.

.....A mes yeux sont le moins digne prix
Qui releve l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur; et sa présence
Rend plus cher à mon coeur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,

Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMENAÏDE.

Mon père, en tous les tems, je sais que votre coeur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublerent vos jours,
Grace à votre sagesse ont terminé leurs cours,
Du noeud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce coeur étonné.
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame; et, loin de m'opposer
A de tels sentimens, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête:
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorsque le coeur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger:
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau, j'ai connu les revers:
J'appris sous une mère abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,

Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que
moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inoui m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la votre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné; c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMENAÏDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes voeux plus modérés la voudraient plus commune:
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant

N'eût point, pour s'aggrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrede une race étrangère.
Elle abusa long-tems de son autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMENAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrede est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son coeur indomté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAÏDE.

Pour jamais? lui? Tancrede?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, et le vainqueur du Maure:
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animerent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimerent,
Tancrede aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous au tems, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tancrede, et la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'état:
Je le servis injuste, et le chéris ingrat.
Je dois penser ainsi jusqu'à ma derniere heure.
Prenez mes sentimens; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse:
La vôtre doit couler sous les loix du devoir;
Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

AMENAÏDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
Mais pour en disposer attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change: et ce héros peut-être
S'est tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMENAÏDE.

Cette témérité
Vous offense peut-être et vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté,

Dans votre République a moins de liberté :
A Bizance on le sert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance et défend le murmure.
Les Musulmans altiers, trop long-tems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos moeurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un noeud si légitime ;
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes voeux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant, détournez ces funestes présages !
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

SCENE V.

AMENAÏDE, *seule.*

Tancrede, cher amant ! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCENE VI.

AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie
Orbassan, par mon père, est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous:
J'ai vu vos sentimens, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre coeur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrede et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirerent;
Mais celui que vos yeux justement distinguerent,
Qui seul obtint vos voeux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et puisque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter:
Votre ame est trop constante.

AMENAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage;
C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute: dans ces murs Tancrede est regretté.
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de coeurs comme vous tiennent contre l'absence,
A leurs seuls intérêts les Grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMENAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMENAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout, quand Tancrede est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer; j'espérerais encore :
Mais il est loin de vous.

AMENAÏDE

Juste ciel, je t'implore!

(à Fanie.)

Je me confie à toi, Tancrede n'est pais loin;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est tems qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrede est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

AMENAÏDE.

Il ne le sera pas.... non, Fanie, et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un
maître.
Viens... je t'apprendrai tout.. mais il faut tout oser.
Le joug est trop honteux, ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse;
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité:
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidelité!
Non: l'amour à mon sexe inspire le courage;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour;
Et, s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMENAÏDE, *seule*.

Ou porté-je mes pas?... D'où vient que je frissonne?
Moi, des remords!... qui? moi! le crime seul les
donne....
Ma cause est juste.... O cieux! protégez mes desseins....

(*à Fanie, qui entre*)

Allons, rassurons-nous... Suis-je en tout obéïe ?

FANIE.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie....
Mais je connais sōn zele : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux loix, dans les deux langages,
Du camp des Sarrasin il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins;
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrede en secret a revu la Sicile;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins, remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrede,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cede,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre coeur
N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée,

Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAÏDE.

Le ciel jusqu'à present semble veiller sur moi;
Il ramene Tancrede, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui;
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMENAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les coeurs;
Il les anime tous, quand il vient à paraitre.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMENAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers momens;
Que Tancrede est à moi; qu'aucunne loi contraire
Ne peut rien sur nos voeux, et sur nos sentimens.
Hélas! nous regrettions cette isle si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars.
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsede
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrede;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent

Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés,
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne.
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe!
Et je dois la subir, je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jetté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrede même est aujourd'hui porté:
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le sais, mon esprit en fut épouvanté;
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide;

J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, sarait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle parait dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrede; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des coeurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers;
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon coeur est trop plein de ses feux.
Trop de prévention peut-être me possede;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrede.
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAÏDE, FANIE, *sur le devant;*

ARGIRE, *les chevaliers au fond*

ARGIRE.

Chevaliers. . . . je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(*à sa fille, avec des sanglots mêlés de colère*)
Retirez-vous... sortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon Père!...

ARGIRE.

Moi, ton père!... Est-ce à toi de prononcer ce nom
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMENAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait?...

AMENAÏDE, *pleurant.*

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMENAÏDE.

n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMENAÏDE.

Non....

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille!...il est donc vrai?...tu n'oses me répondre?
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop long-tems...Qu'as-tu fait?...

AMENAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle!
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
Laisse-moi malheureuse! ôte-toi de ces lieux:
Va, sors...une autre main saura fermer mes yeux.

AMENAÏDE, *sortant, presque evanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs!

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après son aveu même....après ce crime affreux....
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'état....mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos séveres voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;

Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas..... c'est un barbare effort;
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'état était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens.
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle:
L'état parle : il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle:
Mais elle était ma fille.... et voilà son époux...
Je cede à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEJA de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse;

L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée:
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidele en nos murs appelle l'étranger!
La Grece et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et par-tout nos tyrans:
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*à Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant: sa mort est légitime.
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux,
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste:
Régnez dans nos Etats; ces mots trop odieux
Nous révelent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure.
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins:.. Et, coupable, ou fidèle,
Sa main me fut promise... On approche...c'est elle,
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense;
Laissez-moi lui parler.

SCENE V.

LES CHEVALIERS, *sur le devant*; AMENAÏDE, *au fond, entourée de Gardes.*

AMENAÏDE, *dans le fond.*

O CELESTE puissance!
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes voeux;
Vous connaissez mon coeur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons: parlez-lui, mais songez
Que les loix, les autels, l'honneur sont outragés;
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous: un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCENE VI.

AMENAÏDE, ORBASSAN.

AMENAÏDE.

Qu'osez-vous attenter ?
A mes derniers momens venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusques là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main; je vous avais choisie:
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon coeur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses loix;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre;
Ce crime est trop indigne, il est trop inoui;
Et pour vous, pour l'état, et sur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux:
Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les loix des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu (1) dépend de notre bras;

(1) On sait assez qu'on appellait ces combats *le jugement de Dieu*.

C'est l: glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMENAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul: et j'ose me flatter
Qu'auprès cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un coeur qui m'était dû, me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur;
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur un ame bien née;
La vertu s'affermit par un remord heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez: j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des sermens solemnels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels.
A ma franchise altière il faut parler sans feinte:
Prononcez. Mon coeur s'ouvre, et mon bras est armé,
Je puis mourir pour vous... mais je dois être aimé.

AMENAÏDE.

Dans l'abyme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas.

Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance,
Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi, sachez que mon coeur vous offense:
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays:
Je ne vous trahis point: je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle:
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidele...
Je ne peux vous aimer: je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort..
Je regrette la vie . . . elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père.
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper: n'attendez rien de moi.
Je vous paraîs coupable après un tel outrage:
Mais ce coeur, croyez-moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense:

Mais, quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidele,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCENE VII.

AMENAÏDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

J'AI donc dicté l'arrêt . . . et je me sacrifie !
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie.
Je suis donc condamnée !... Oui, je le suis pour toi.
Allons... je l'ai voulu . . . mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourmens, trépas honteux! . . . tout mon courage cede . . .
Non, il n'est point de honte, en mourant pour Tancrede.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable! . . : Un père! une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon coeur!
(*à Fanie, qui entre.*)
Quels momens pour Tancrede !... O ma chère Fanie!

(Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMENAÏDE.

Ah!... je vois s'avancer ces monstres odieux...
(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)
Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentimens, et mes derniers adieux,
Fanie... Il apprendra si je mourus fidele:
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux.
Je ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, ec.* ALDAMON.

TANCREDE.

A tous les coeurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zele a servi mon retour.

Que Tancrede est heureux ! que ce jour m'est prospère !
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire...et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCREDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

ALDAMON

Deux ans dans l'Orient, sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu;
C'est-là mon seul mérite; élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi,
Je dois...

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le coeur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprens-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,

S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leur lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célebre assez.
(à ses écuyers.)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte.
Que mes armes sans faste, enblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)
Conservez ma devise, elle est chère à mon coeur;
Elle a dans mes combats, soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur*.
Lorsque les chevaliers descendront dans la place;
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leur murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(à Aldamon.)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON

Ce fut, depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCREDE, *à part.*

Père d'Aménaïde?...

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire,
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité:
Mais l'âge l'affaiblit; Orbassan lui succede.

TANCREDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrede!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux!
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville établie, dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon coeur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïdè, et parais devant elle;
Dis lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zele
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zele attache encore.
Plut au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quelque soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je reponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses écuyers *au fond.*

TANCREDE

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les tems, accorda sa faveur
Au véritable amour, au veritable honneur;
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son coeur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des champs des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Amenaïde, est si chère à mon coeur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendra de son père?
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir

A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,
Qui m'appartient, du moins par les droits de
l'amour ?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même, elle serait fidele.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton coeur m'est connu; je n'en redoute rien:
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte et d'incostance.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, conduits mes
pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu ? Les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars;

Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts.
Fuyez, vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon coeur!
Qu'as-tu vu? Que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins...Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan!..la perfide!..
L'ennemi de son père, et mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée,
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel, en ses mains est remise!
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCREDE.

Acheve donc, cruel! de m'arracher la vie.
Acheve...parle...hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos voeux,
L'infidelle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir! . . . Dans Byzance il soupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur.
Elle n'a pu trahir ses sermens et mon coeur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce secret horrible est par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie et l'imposture:
Eh! quel coeur généreux échappe à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'états en états ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie

Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les Republicains, comme à la cour des Rois.
Argire fut long-tems accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi. Cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux regne dans Syracuse;
Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les coeurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage.
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire;
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCREDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse; on ose en murmurer;
On pleure: mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde! ô cieux!... Crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achevera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide
Et d'un cruel spectacle indignement avide,

Turbulent curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Eloignez-vous, fuyez de ce séjour coupable.

TANCREDE.

Ami, j'y périrai... Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est ce malheureux père.

TANCREDE.

Retire-toi... sur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCENE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la scene;* TANCREDE, *sur le devant:* ALDAMON, *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O CIEL! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière.

TANCREDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais . . . Pardonnez ... . dans l'état où vous
êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscretes,

ARGIRE.

Ah ! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, on cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas !

TANCREDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux et frémissant de vous interroger,
Malheureux comme vous . . . Ah ! par pitié ... de
grace,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai ? . . votre fille ! . . . est il possible ? . .

ARGIRE.

Hélas !
Il est trop vrai, bientôt on la mene au trépas,

TANCREDE.

Elle est coupable ?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs.*

Elle est . . . la honte de son père !

TANCREDE.

Votre fille ! . . Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que, si la vertu même habitait sur la terre,
Le coeur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable ! ô jour ! ô détestable bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre;
Ils ont, en gémissant, signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solemnel,
Si vanté dans l'Europe et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroit, ma honte s'en augmente:
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCREDE.

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en présentera: non pas pour votre fille:
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce coeur abbattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi,
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter . . . Qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi;
Moi, dis-je; et, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon coeur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN, *à Argire.*

L'ETAT est en danger; songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(*Montrant Tancrede.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.
Allez; aux Musulmans portez vos derniers coups.
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déja qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels.
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire.
L'inexorable loi ne sait rien ménager:
Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir? et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE, *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur;
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur;
Peut-être, autant que vous, à l'état nécessaire.

SCENE VI.

La Scene s'ouvre: on voit AMENAÏDE *au milieu des* Gardes; les Chevaliers, le Peuple *remplissent la place.*

ARGIRE, *à Tancrede.*

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon coeur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous et moi,
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offensais un père; il a forcé mes voeux.
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.

Citoyens, si la mort est dûe à mon offense,
Frappez; mais écoutez, sachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu parle aux homme sans peur.
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
(Apperçevant Tancrede)
Aurait pu... Ciel! ô ciel! Qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui? . . . Je me meurs.
(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCREDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche. Il n'importe...Arrêtez,
Ministres de la mort; suspendez la vengeance.
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense:
Je suis son chevalier: ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts....
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne,
Je jette devant toi le gage du combat.
(Il jette son gantelet sur la scene.)
L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne

Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :
(*Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)
Je le fais à moi-même ; et consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais ; et tel est mon dessein :
Mais je te l'apprendrai, les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière.
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens... Et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui.

SCENE VII.

ARGIRE, *sur le devant;* AMENAÏDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAÏDE, *revenant à elle.*

Ciel! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Me fille!...

AMENAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destin en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est ce justice ou grace? Ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMENAÏDE.

Avec les yeux d'un père...
Votre fille est encore au bord de son tombeau,
Je ne sais si le ciel me sera favorable.
Rien n'est changé: je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux.

Observe mes affronts, et contemple des larmes.
Dont la cause est si belle ! . . . et qu'on ne connait
pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel ! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers. *Marche guerriere: on porte les armes de Tancrede devant lui.*

LOREDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le coeur à l'état se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons nous savoir votre nom, votre sort ?

TANCREDE.

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître,
Par un courage utile et de dignes exploits.

Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont
paraître.
Défendez avec nous notre culte et nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire.
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'état:
Je le hais plus que vous... mais, quoi qu'il en puisse
être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'un telle vaillance:
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devrá Syracuse à votre illustre bras.

TANCREDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas:
Je n'en veux point, Seigneur: et cette triste en-
ceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes voeux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir.
Solamir me verra: c'est là tout mon espoir.

LOREDAN.

C'est celui de l'état: déja le tems nous presse,
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse.

A la victoire : et vous qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger.
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.
(*Les Chevaliers sortent.*)

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissaient pas quel trait envenimé
Est caché dans ce coeur trop noble et trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté;
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son coeur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrede expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le coeur qu'elle a perdu, ce coeur qu'elle déchire..,
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourmens
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse, coupable... et peut-être adorée!
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;

Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse . . . il la faut expier,
Il faut périr... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y regne.

TANCREDE.

Ah! tout est avéré;
Tout est approfondi dans cet affreux mystère.
Solamir en ces lieux adora ses attraits.
Il demanda sa main pour le prix de la paix:
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon coeur.
En vain j'avais douté, je dois en croire un père.
Le père le plus tendre est son accusateur;
Il condamne sa fille; elle-même s'accuse;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
Et regner dans nos murs, ainsi que dans mon coeur!
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand coeur l'oublie:
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et, pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;

Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté suffirait dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts; le tems est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux:
Je vous suis, c'en est fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAÏDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon Dieu tutelaire!
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrede la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous;

Pourquoi vous dérober votre auguste présence?
Qui pourra comdamner ma juste impatience?
Je m'arrache à ses bras...mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie et montrer tout mon coeur?
Je n'ose vous nommer..et vous baissez la vue!...
Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes consterné!...mon ame est confondue;
Je crains de vous parler...quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas!

TANCREDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir:
J'en ai reçu le prix...je n'ai point d'autre espoir.
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être;
Mon coeur vous en dégage...et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse .. et moi, je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Veille-je? et du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chere Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,

Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AMENAÏDE.

Est-ce Tancrede, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante!
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrede? Ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère.
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
Il détournait les yeux; mais il cachait ses pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux!
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes voeux, il est mon seul appui.
Je mourrais, je le sais, sans lui, sans sa victoire:
Mais, s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne?
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,

Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrede à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux.
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMENAÏDE.

Lui me croire coupable?

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMENAÏDE, *reprenant se fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée;
Ils resteront gravés dans mon ame offensée,
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas . . .

AMENAÏDE.

Il devait me connaître;
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible

Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce coeur est aussi fier que son bras invincible;
Ce coeur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux sans doute, et sur-tout plus sensible.
Je renonce à Tancrede, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchans; ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrede, oubliera tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAÏDE, Suite.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens,
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans,
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMENAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit:
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains; hélas! le plus injuste
En un mot, c'est Tancrede.

ARGIRE.

O ciel ! que m'as-tu dit?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrede ?

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrede qu'opprima notre Sénat barbare ?

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignité, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !
O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugemens sont injustes et vains !
Et combien nous égare une fausse prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMENAÏDE.

Je peux me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon coeur désolé tremble de vous en faire;
Je les dois à Tancrede.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours ?

AMENAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux ! C'est en vous que j'espère.
Réparez tant d'horreur et tant de cruauté ;
Ah ! rendez moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie.
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi, rester ! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échaffaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus tems que vous me refusiez ;
J'ai quelques droits sur vous ; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?
Crains les égaremens de ton ame éperdue ;
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,

Marche avec les héros, et s'en distingue à peine:
Et nos moeurs et nos loix ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles loix, quelles moeurs, indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon coeur.
Quoi! ces affreuses loix, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime;
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens:
Et ne permettront pas qu'au champ de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!
Et le sexe, en ces lieux conduit aux échaffauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense:
Quand vous m'avez forcée à vous désobeir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable:
N'abuse point du droit de me trouver coupable:
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur, et si ton coeur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les fleches du Maure.
Je vais joindre Tancrede, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCENE VII.

AMENAÏDE, *seule.*

Qui pourra m'arrêter?
Tancrede, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups...en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injustice en expirant pour toi:
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine:
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton coeur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Les Chevaliers et leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des soldats, *portant des trophées.* Le peuple, *dans le fond.*

LOREDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens:
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire:
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos trophées:
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du Croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire.
Que le bonheur public appaise ses douleurs!

Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse, après l'avoir servie?
(*à Catane*.)
Seigneur, il a long-tems combattu près de vous:
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis osaient nous résister:
Je l'ai vu courir seul et se précipiter..
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef et ce don d'un grand coeur.
Un désespoir affreux égarait sa valeur:
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublaient ses esprits.
Il appellait souvent Solamir à grands cris:
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche:
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs;
Il cherchait à mourir, et toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.

Tout cédait à nos coups, et sur-tout à son bras.
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle, en pleurant, Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'elance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
C'est pour jamais, dit-il: ces mots nous laissent croire,
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrede, elle vole égarée:
Son père, en gémissant, suit à peine ses pas.
Il ramene avec nous Aménaïde en larmes:
C'est Tancrede, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrede exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LOREDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAÏDE, *dans l'enfoncement soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrede est en péril, trop de zele l'excite.
Tancrede s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous! de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrede à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop: le tems est cher, volons:
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAÏDE

ARGIRE.

O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux Libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre*)
Ma fille, un juste espoir dans nos coeurs doit renaître.

J'ai causé tes malheurs; je les ai partagés:
Je les termine enfin; Tancrede va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMENAÏDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrede,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsede,
Aura plus de justice, et sera sans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état: sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un coeur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrede en ces lieux abhorré:
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir;
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance.
C'est ce que fait Tancrede; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidele.
Le peuple en ta faveur s'éleve et s'attendrit.
Tancrede va sortir de son erreur cruelle.
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère, au lit de mort, a reçu nos promesses:
Sa dernière prière a béni nos tendresses:
Elle joignit nos mains, qui fermerent ses yeux:
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses Mânes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échaffauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien! ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMENAÏDE.

Je crains tout.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAÏDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique.
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrede a combattu, Tancrede a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible:
Victime devouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle:
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrede avait tout fait; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'éleve au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez voir mille mains couronner sa vertu.
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-tems attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrede à vos voeux est pour jamais rendu.

AMENAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon coeur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble: hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier, pardonnez-moi mes plaintes;
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrede, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidele Aldamon,
Qui suivait seul Tancrede, et secondait ses armes:
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec
peine?
Est-il blessé? Ses yeux annoncent la douleur.

SCENE V.

ARGIRE, AMENAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon; Tancrede est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, Madame.

AMENAÏDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMENAÏDE, *tombant dans les bras de Fanie.*

Qu'entends-je? Ah, malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidele.

AMENAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux.
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,

Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
Je m'acquitte, en tremblant, de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMENAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt: il me defend de vivre;
Il m'est cher... ô Tancrede! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai . . . Donnez votre lettre, et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc . . . pardonnez ce triste ministère.

AMENAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je?... Il le faut... c'est mon dernier effort.

(*Elle lit.*)

« Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
« Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
« J'aurais voulu, cruelle! en m'exposant pour vous,
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie ».
Eh bien, mon père!

(*Elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits:
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.

Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMENAÏDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie et le reste du monde ?
Tancrede meurt.

ARGIRE.

Je cede aux coups qui m'ont frappé.

AMENAÏDE.

Tancrede meurt, ô ciel ! sans être détrompé !
Vous en êtes la cause... Ah ! devant qu'il expire...
Que vois-je ? mes tyrans !

SCENE VI.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAÏDE, ARCIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE, *dans le fond, porté par des soldats.*

LOREDAN.

O MALHEUREUX Argire.
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde,
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.
(*Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrede vers Amenaïde presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Loredan, dit:*)

AMENAÏDE.

Barbares, laissez là vos remords odieux.
(*Puis courant à Tancrede, et se jetant à ses pieds.*)
Tancrede, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton
épouse :
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis ;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidele . . .
(*Il la regarde.*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle ? . . .
De ton coeur généreux son coeur est-il haï ?
Peux-tu me soupçonner ?

TANCREDE, *se soulevant un peu.*

Ah ! vous m'avez trahi ?

AMÉNAÏDE.

Qui ? moi, Tancrede !

ARGIRE, *se jettant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrede, puis se relevant.*

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour, toi pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde ! . . . ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez ?

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,

Si j'avais, un moment, cessé de t'adorer,
Si mon coeur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE, *en reprenant un peu de force, et élévant la voix.*

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas! et je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMENAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah, Tancrede!

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me consoler.
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche: Argire, écoutez-moi:
Voilà le digne objet qui me donna sa foi;
Voilà de nos soupçons la victime innocente.
A sa tremblante main joignez ma main sanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE; *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore, adoré d'une épouse chérie!

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes voeux.
Ma chère Aménaïde!...

AMENAÏDE.

Eh bien?

TANCREDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre..
(*Il retombe.*)

CATANE.

Il expire... et nos coeurs de regrets pénétrés,
Qui l'ont connu trop tard...

AMENAÏDE, *se jettant sur le corps de Tancrede*
Il meurt, et vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie!
(*Elle se releve et marche.*)
Que l'enfer engloutisse et vous et ma patrie,
Et ce Sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix.
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglans écrasés par la foudre!
(*Elle se rejette sur le corps de Tancrede!*
Tancrede, cher Tancrede!
(*Elle se releve en fureur.*)
Il meurt, et vous vivez!
Vous vivez! Je le suis... je l'entends, il m'appelle.
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.
(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMENAÏDE, *égarée et le repoussant.*

Arrêtez... vous n'êtes point mon père;
Votre coeur n'en eut point le sacré caractère.
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez: hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrede.

ARGIRE.

(*Aménaïde tombe à côté de lui.*)
O ma fille! ..ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

ZULIME,
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

BENASSAR, Shérif de Trémizene.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, Ministre de Bénassar.
RAMIRE, Esclave Espagnol.
ATIDE, Esclave Espagnole.
IDAMORE, Esclave Espagnol.
SERAME, attachée à Zulime.
Suite.

La Scene est dans un Château de la Province de Trémizene, sur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.*

Allez; laissez Zulime aux remparts d'Arsénie:
Partez; loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père et moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizene;
Consolez les vieux ans de mon père affligé.
Je l'outrage et je l'aime; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée!
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui, vous oublier! grand Dieu! qu'il en est loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin!
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui, pour vous, de son trône était prêt à descendre?

8

Qui, vous laissant le choix de tant de Souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains,
Quoi! dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux purraient vous rendre à lui.
A son coeur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse:
C'est tout ce que je puis: et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez! vous, Zulime! et vous le trahissez!

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage,
Aux cruels Turcomans livrait son héritage.
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizene en cendre il quitta les remparts:
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas! suivez-le encore.
Il revient; revenez, dissipez tant d'ennuis:
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages,
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.
Trémizene renaît, et va revoir son maître.
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats.
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces Chretiens; ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah, reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir,

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère.
Non, je ne puis penser, sans honte et sans horreur,
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave!

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être:
Il naquit dans nos fers; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos ayeux?
Son père à Trémizene est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave! lui?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc! un Espagnol ici commande en maître!
A peine davant vous m'a-t-on laissé paraître.
A peine j'ai percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer?
Quand on pleure sa faute, on va la reparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs; et calmez votre zele:
Il ne m'apartient pas de répondre pour elle.
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus, comme eux, esclave, et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut, et fumans de carnage,
Délivra votre Emir, et lui donna le tems
De dérober sa tête au fer des Turcomans.
C'est lui, qui, comme un Dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille.
C'est par ses seuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? Seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglans de sa ville alarmée,

Bénassar avec peine assemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête,
Et de votre Divan la basse cruauté
Souscrivait, en tremblant, à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés.
Respectez plus Ramire, et ces guerriers si braves;
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR, *à Zulime*.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé:
Ainsi donc par sa voix votre coeur a parlé.

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne peux vous tromper... tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentenz-vous, Zulime,
Croyez-moi, votre coeur n'est point né pour le crime,

ZULIME.

Je me repens en vain; tout va se déclarer;
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue.
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez: votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir . . . ah! partez.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah! je succombe, Atide; et ce coeur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père; Atide! ah, qu'il en coûte!
Que de retours sur moi! que de tristes efforts!
Je n'ai dans mon amour senti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature.
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire: il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissans, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit: hélas! si l'on m'accuse,

Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire... et moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un Prince à sa patrie;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux
Ma vie est peu de chose: et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands Rois mes ayeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
Mais Ramire... un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin que vous aimez...

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
C'est toi qui découvris dans mes esprits troublés
De mon secret penchant les traits mal démêlés.
C'est toi qui les nourris, chère Atide; et peut-être,
En me parlant de lui, c'est toi qui les fis naître.
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste, en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abondonne pour lui parens, peuples, empire;
Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant, loin de moi, se peut-il qu'il s'arrête?

Quoi! Ramire, aujourd'hui trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce coeur trop asservi que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'Envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue; il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-tems?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Entre cet Ocean, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour, peut vous voir enfermée,
Trop d'amour vous égare; et les coeurs si troublés,
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non; sur mes intérêts, c'est l'amour qui m'éclaire;
Ramire va presser ce départ nécessaire.
L'ordre dépend de lui; tout est entre ses mains.
Souverain de mon ame; il l'est de mes destins.
Que fait-il? Est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

(*à part.*)
Le voici.. Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-tems souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds, plus qu'aux miens, portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets; nous le serons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes?

ZULIME.

Eh! pouvez-vous penser que je sois sans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul... Ah! Prince, avant ce jour,
Plus d'un coeur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, Madame; et nos coeurs
N'ont pour vous rassurer dans votre défiance,

Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux, à peine ouverts,
Ont connu vos grandeurs, ma misère et des fers;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagemens...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux, vous faut-il des sermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort: puis-je vous soupçonner?
Ah! les sermens sont faits pour un coeur qui peut feindre:
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté...

ZULIME.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible.
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon coeur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asyle.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur.

Vous avez tant de droits sur nous... et sur son coeur!
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière;
D'étendards menaçans les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous servir, le ciel m'ouvre une voie.
De vos peuples unis je brave le courroux.
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.

Pour mériter vos soins, je puis tout entreprendre;
Et mon sort, en tout tems, sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! Arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendait trop coupable.
D'un père courroucé fuyons l'oeil respectable.
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE, *à Atide.*

Moi je vais fuir la honte, et hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes!
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscretes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des noeuds secrets qu'à son heure dernière,
De ses mourantes mains, vient de former mon père,
De ces noeuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie.

Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur.
Quittez, sans plus tarder, cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non; désormais ma vie est un tissu d'horreurs.
Je rougis de moi-même, et sur-tout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
Voulez-vous me changer? Cherirez-vous un traître?
J'ai subi l'esclavage, et son poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;
Mais quel coeur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel. n'exposez que ma vie;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide; et l'amour qui m'enflamme
Ferme tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez!
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce coeur est un perfide; et c'est pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non ; il est généreux, le mien n'est point jaloux ;
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour
vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous soumit un coeur prompt à se désarmer ?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un coeur qui n'est qu'à
vous ?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
Ah ! cruelle, à quel prix le jour m'est conservé !

ATIDE.

Eh bien ! punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable.
J'ai parlé comme lui ; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire ; et sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez, il me suffit... Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole . . .

ATIDE.

Je vous suis : la chûte ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez . . .

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines,
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines;

Tout ce grand appareil, qui, dans quelques momens,
Pouvait de ce palais briser les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable,
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des Rois de notre race,
Ne songez qu'à partir; et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats:
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez . . .

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon coeur.
Atide l'a voulu; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient.

RAMIRE.

L'honneur... Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidele, et traître à ses amis?

IDAMORE.

Non, sans doute, Seigneur, et ce crime est infâme.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme!
De la conduire au piége et de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leur services ?
Entre Zulime et nous il est tems de choisir.

RAMIRE.

Eh bien ! qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures
Où le coeur égaré flotte entre les parjures;
Où la vertu sans force et prête à succomber,
Ne voit que des écueils, et tremble d'y tomber ?
Tu sais ce que, pour Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi j'irais l'en punir !
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder; Valence vous appelle;
Les momens sont biens chers, et si vous hésitez...

RAMIRE.

Non; je vais m'expliquer, et lui dire...

IDAMORE.

Arrêtez;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire.
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égaremens,
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance,
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour.

Dans son illusion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés!
Il n'est de malheureux que les coeurs détrompés.
Réservez pour un tems plus sûr et plus tranquille,
De ces droits délicates l'examen difficile.
Lorsque vous serez Roi, jugez et décidez;
Ici Zulime régne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un coeur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc ; son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que, de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer, j'assurerais sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non; votre prudence, et la faveur céleste,
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame, toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés, et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil...

—

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle;
Au nom de la patrie... On approche; c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère.
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux coeurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense:
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés;
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis, dès demain, rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous,
Par les noeuds éternels et de femme et d'époux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,

Si de tant de héros la déplorable fille,
Pour un époux si cher, oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie:
Non, que votre grande ame à la mienne est unie,
Nos coeurs n'ont pas besoin de ces voeux solemnels,
Mais que bientôt, Seigneur, au pied de vos autels,
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté:
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un coeur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire!
Les chagrins sont pour moi la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon coeur est touché.
Mais, vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin...

RAMIRE.

Pourrai-je vous trahir?

Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux.
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, moeurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et loix souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs moeurs, ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos loix seront mes loix.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des moeurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat; non, mon coeur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute . . .

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux

Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le coeur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la Religion... Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise
Désormais parmi nous est un crime odieux!
La loi dépend toujours et des tems et des lieux.
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême:
Mais il est un pouvoir au dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire; il faut t'ouvrir mon coeur.
Pour ma religion j'ai connu ton horreur;
J'en ai souvent gémi: mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses!)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses:
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors.
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidele à mon époux, et soumise à mon maître,

J'attendrai tout du tems et d'un si cher lien.
Mon coeur servirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs: tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces voeux solemnels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche; elle m'aime;
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; et mon coeur déchiré...

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SERAME.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grands Dieux!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,

De ce front couronné, respecté si long-tems,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père, ô mon Roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va (n'en doutez point) demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins...

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel; irriter mes ennuis?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance!
Allez, Atide et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime:
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas,
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR, SERAME.

ZULIME.

Le voici; je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent.
Sérame, soutiens-moi.

BENASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, et crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BENASSAR.

O toi qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui, dans mes chagrins, étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME, *à genoux.*

Je vous connais toujours;
Je tombe, en frémissant, à ces pieds que j'embrasse
Je les baigne de pleurs, et n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inescusable.

BENASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon coeur ne l'a point écoutée.
Leve-toi; ta douleur commence à m'attendrir,
(*Elle se relève.*)
Et le coeur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si, dans ce coeur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et, jusques à ce jour,
Jamais père à son sang n' a marqué plus d' amour.
Tu sais si j' attendais qu' au bout de ma carrière
Ma bouche, en expirant, nommât mon héritière,
Et cédât, malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui, dans ces momens, ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engeageant ta foi,
Ces trésors, ces états, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choisir entre les plus grands Princes
Qui des bords Syriens gouvernent les Provinces;
Et c'est dans ces momens que, fuyant de mes bras,
Toi seule, à la révolte excités mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enleves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?

Quel monstre a corrompu les vertus de ton coeur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Regnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire:
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu? malheureuse, opprobre de mon sort!
Quoi! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton coeur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu! suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille; un sorborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager

ZULIME

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous,
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persecuteurs ont demandé sa vie,
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés:
Qu'il est du sang des Rois; et qu'un héros pour gendre,
Un Prince vertueux...

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! Que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur;
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure:
Tous les enlévemens sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Etre le digne fruit d'une telle union!
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais, avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; et nous verrons si tes lâches soldats

Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras ;
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Seigneur . . . Ah ! cher auteur de mes coupables jours,
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite,
La mort et les enfers paraissent devant moi.
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute... Ah, passion funeste !
Quoi ! les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler !
Dieu, je me livre à toi ; si tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Helas ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulévemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! J'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance son trépas ;
Malheureuse !

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie.
Pardonnez ; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand coeur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier . . . .

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conseils, grand Dieu! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? Ose-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me separe !

Non; mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant à vos devoirs fidele,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non; je ne l'ai point dit: mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon coeur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié . . .

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon coeur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes voeux,
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des coeurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume:
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les coeurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non: il semble accablé du poids de mes bienfaits;

Son ame est inquiete, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des loix de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses voeux,
Pour voir, en ma présence, un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas.
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats:
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déja quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts, en rougissant, se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage.
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt, pour son épouse, à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire! dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir: sur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus:
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, et l'on m'aime.
Ah, Prince!...

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, *à Ramire.*

J'ai parlé, Seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre coeur les justes sentimens;
Zulime en est bien digne; achevez, il est tems.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance.
(*Il sort.*)
Rienne nous retient plus: je cours, je vous devance.

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;

Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi, craindre! ah! c'est pour vous que j'ai connu
la crainte.
Croyez-moi, je commande encor dans cette enceinte.
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse..

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens, je ne puis differer...

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds; je ne puis davantage;
Et je ne réponds pas...

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas en quels lieux! en quel
tems!
Pour m'annoncer un doute à tous deux si funeste,
Ramire, attendais-tu, qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon Roi,
Je n'eusse eu ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mene en Reine, et mon peuple à genoux,
En imitant son Roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de Reine, de Princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû,
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le seul que je voulais. Ah! barbare, que j'aime!
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
Atide! vous tremblez... vous détournez de moi
Des yeux remplis de pleurs et consternés d'effroi.
Atide!

ATIDE.

Moi, Madame!

ZULIME.

Ainsi j'étais trompée.
Quel voile se déchire, et quels coups m'ont frappée!
Quel père j'offensais! et ponr qui, malheureux!
Tu creusas sous mes pas ce précipice affreux.
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie:
Mais il reste un retour à ma vertu trahie.
Je revole à mon père: il a plaint mes erreurs;
Il est sensible, il m'aime, il vengera mes pleurs:
Et de sa main, du moins, il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? Non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire,

Vous vous perdez! Eh quoi! vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés,
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez; rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus.
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce coeur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez . . .

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah, vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir . . .
Tu me braves encore; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes voeux égarés:
Tu te trompes, barbare! . . A moi, gardes, courez,

Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père;
Que mon sang satisfasse à sa juste colère,
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jettiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous:
Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices,
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices,
Mes mains auront brisé de plus puissans liens;
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.

O chère et tendre épouse! ô coeur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mene à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens: mais espérez encore;
Tout est entre vos mains: Zulime vous adore.
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asyle,
Sont-ils pleins d'ennemis? Tout n'est-il pas tranquille?
A-t-elle seulement marché de ce côté?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte;
Souffrez...

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

DEMEURE, malheureux!
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu?

BENASSAR.

Cruel! ce que je veux?
Après tes attentats, après ta fuite infâme?
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité regne au fond de ce coeur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur.
L'honneur est dans ce coeur qui brava la misère.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père:
Tu laisses le poignard dans ce coeur déchiré,
Tu pars, et cet assaut est encor différé;
La mer t'ouvre ses flots, pour enlever ta proie;
Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un coeur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave.
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays,
Le ciel sait si mon coeur abhorrait l'injustice,

Qui voulait de ton sang le fatal satrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur,
Et son aveuglement a causé son erreur,
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante,
Ton folle amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir ?
Que veux-tu? Je me mets moi-même en ton pouvoir,
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré.
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le tems fera le reste; et tu verras un jour,
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour;
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,

Si ton coeur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime . . .

BENASSAR.

Ah ! si je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? Conçais-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-tems dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
Moi, ne la plus chérir ! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime.
Va, tout est oublié ; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes sermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel coeur n'est point parjure ?
Quel coeur n'est point ingrat ?

RAMIRE.

Que le tien se rassûre.
Atide est dans ces lieux, Atide est comme moi,
Du sang infortuné de notre premier Roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zele,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle
Je la livre en ôtage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide.
Mais, si je suis fidele, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le tems presse : peux-tu me donner ta parole ?
Peux-tu me seconder ?

BENASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déja quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.

Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! Prince on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est appaisée; et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cede à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son coeur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant, favorable à la fuite:

Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
On n'attend plus que vous : la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vos verrez couler.
C'en est fait, cher amant; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre, peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les sermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!
Elle part, dites-vous!

ATIDE.

Oui; sauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide; en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment!

RAMIRE.

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains;
Il attestait le ciel vengeur des Souverains:
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déja de tous côtés commençait le carnage.
Je me fraie un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux?

D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux:
Ils ont suivi son père, il marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;
Sauvons du moins Atide, et, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE,

O ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-tems perdu l'usage des vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, *jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.*

O jour! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce coeur abattu?

(se relevant.)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SERAME

Plus le combat, Madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui présentés de près à votre faible coeur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire?

SERAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?

J'accusais mon amant, j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juste ciel! je partais, et sur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!....
N'importe : apprends-moi tout, ne me déguise rien;
Rapporte-moi ma mort; va, cours, vole, et revien.

SERAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je: ah, j'en mérite encor de plus cruelles!

SCENE II.

ZULIME, *seule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du coeur!
Mais non; en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non; trop de vérité parlait dans tes douleurs;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice;
Et qui m'eûs fait jamais un pareil sacrifice?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainsi se peut-on separer?
Atide n'aime point: j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop-tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Eh bien! que t'a-t-on dit?
Parle.

SERAME.

Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hasard.
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Par-tout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Atide . . . .

ZULIME.

Atide! ô ciel!

SERAME.

Au milieu du carnage
D'un pas déterminé, d'un oeil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!

Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
Et c'est Atide! . . : Allons, le charme est dissipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
Je revois la lumière, et je sors de l'abyme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel! quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin...
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance.
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie et leur trépas ?
C'en est fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père ?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère,
Sur ses jours prodiguer sa faveur !
Qu'il soit vengé sur-tout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire est donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse.
Lassé, couvert de sang, l'esclave revolté

Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son coeur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups;
Je l'ai vu, des siens même, arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous,
Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter; je vais, en votre nom,
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit: je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrette;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME,

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse et nécessaire
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère.
Vous devez obéir, et sur-tout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai: mais, après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même; un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce coeur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confoudrait peut-être....

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protege un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, et je cours, en serviteur fidele,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zele.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet. (*Il sort.*)

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste ciel! qu'ai-je fait?

SERAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu! qu'Atide est coupable!

SERAME.

Tous deux seront punis; ne songez plus qu'à vous.
D'un père infortuné désarmez le courroux;
Détournez...

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie;
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats.
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SERAME.

Eh bien, de leurs forfaits séparez votre cause.
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper.
Et sa main s'amollir, sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grace est sûre.
Unissez-vous à lui pour venger son injure.
Abandonnez les jours justement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faisait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas! que de forfaits!

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux déssillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore:
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SERAME.

Qui ? vous !

ZULIME.

Un Dieu barbare assemble dans mon coeur
L'excès de la faiblesse, et celui de l'horreur.
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même,
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime:
Je n'y résiste plus: ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejetté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est, dans les replis de ce coeur dévoré,
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire, en me quittant, eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolé en fuyant,
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi! c'est ainsi que j'aime, c'est moi qu'il trahit!
Et c'est moi qui le perds! c'est par moi qu'il périt!
Non... je le sauverai, le parjure que j'aime;
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée!

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE, *amenée par des gardes*.

ZULIME.

Ah ! qu'est-ce que je voi?
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale;
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale:
Je sens les mêmes feux je meurs des mêmes coups;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu, depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante;
Vous le voulez, Madame, et vous serez contente.
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame; vous l'aimez, et je connais l'amour;
Vous péririez des coups dont il perdra le jour;
Et, quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.

Il n'eut jamais que vous, et le ciel pour appui,
Et, n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage,
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage!
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé ; quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie ;
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs.
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle ! et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime,
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, Madame ; il le faut, et j'y cours.
Mais vous me répondrez. .

ATIDE.

Ah ! c'en est trop, barbare !
Eh bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;

Je l'aime, je le cede, et vous vous indignez!
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez!
Quel tems pour les fureurs de votre jalousie!
Quel tems pour le reproche! il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que, s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son coeur et son Empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son Empire et son coeur.
Conservez-le a ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, et s'il vous aime!
Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux:
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cet trépas, n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement: je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le sauver, le venger ou périr.
Sérame! quelle horreur a glacé ton visage?

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage.
Il faut d'un coeur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace.
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SERAME.

Madame, ah ! gardez-vous d'un téméraire effort.

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame ?

ZULIME.

Je préviens vos conseils : n'en doutez point, Madame ;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi !
Droits éternels du sang toujours sacrés pour moi !
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon coeur, et gardez moi d'un crime.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce coeur paternel:
Je partage, en pleurant, son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre coeur...

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur,
Je me reproche assez mon excès d'indulgence.
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté.
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de coeur est le frein légitime

Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits.
Le tems de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Egaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire, cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré:
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désésperés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BENASSAR.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore!
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce coeur, en un seul jour à jamais égaré,

Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé :
Et, se précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même où tu viens, en son nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes,
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis..
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime, contre un père, ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME, *suivie de ses soldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME, *les armes à la main, et jetant ses armes.*

Non n'allez pas plus loin: frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il suffit: votre zele a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée.
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce coeur, tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un Dieu dans son père.
Que ce Dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est que pour moi.
Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire; et je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire.
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire.
Arrachez-moi ce coeur que vous m'avez donné,
De tous les coeurs hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire:
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O ciel qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!

Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?
Ciel ! prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène et Ramire et les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE, *enchaîné*.

Acheve de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des Rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse.
Ce coeur, impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
Ni son coeur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;

Bénassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi.
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce coeur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice:
Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
Des coeurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BENASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr: tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste;
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs
M'arracha, par tes mains, et ma gloire et ma fille.
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; et pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et regne en mes états.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah, grand Dieu !

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos Emirs unis avec nos Princes;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah ! Seigneur ! ah, Ramire ! ah, jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas dûe à ma coupable audace.
Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes ayeux :
Mais, pour combler nos maux, apprenez, l'un et l'autre.
Le secret de ma vie, et mon sort et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zele,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon coeur, il promettait ma foi;

Il n'en était plus tems, il n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse, perfide!

RAMIRE.

Elévés dans vos fers,
Nos yeux, sur nos malheurs, à peine étaient oûverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui même a resserré, dans ses derniers momens,
Ces noeuds chers et sacrés préparés dès long-tems;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace, et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ces traîtres appas;
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir; mais connaissez moi mieux.

Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent; qu'il juge et qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds; et moi pour récompense
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes;
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le coeur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie;
Mais j'aimais comme vous, ce mot me justifie:
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le savez, on m'aime.
Mais, malgré mon hymen et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de ceder mon amant;
J'ai promis de servir votre fatale flamme;
Le serment est affreux! vous le sentez, Madame;
Renoncer à Ramire, le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas:
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse:
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux;
Le voici.
(*Elle tire un poignard pour se tuer.*)

RAMIRE, *la désarmant avec Zulime.*
Chère Atide !
ZULIME, *se saisissant du poignard.*
O ciel ! que faites-vous ?
BENASSAR.
Helas ! vivez pour lui.
ZULIME.
Suis-je assez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle ! et Zulime est vaincue ;
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur,
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.
(*à Atide.*)
J'admire, en périssant, jusqu'à ton amour même.
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.
(*à Ramire et à Atide.*)
Eh bien, soyez unis : eh bien soyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir.
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste ;
Sauvez mes yeux mourans d'un spectacle funeste.
(*Elle tombe sur sa confidente.*)
ATIDE.
Nos deux coeurs sont à vous.
RAMIRE.
Vivez sans nous haïr.
ZULIME.
Moi, te haïr, cruel ! ah, laisse-moi mourir !
Va, laisse-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi.
Hélas!... vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon coeur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père...
J'en suis indigne.

(*Elle se frappe.*)

BENASSAR.

O ciel!

RAMIRE, et ATIDE.

Zulime! ô désespoir!

BENASSAR.

Ah, ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt... Pardonnez à Zulime...
Souvenez-vous de moi: mais oubliez mon crime.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

Représentée à Paris le 17 Mars 1764.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, Roi de Macédoine.
ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.
STATIRA, veuve d'Alexandre.
OLIMPIE, fille d'Alexandre et de Statira.
L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.
SOSTENE, Officier de Cassandre.
HERMAS, Officier d'Antigone.
Prêtres.
Initiés.
Prêtresses.
Soldats.
Peuple.

La Scene est dans le Temple d'Ephese, où l'on célebre les grands mystères. Le Théâtre représente le Temple, le péristyle, et la place, qui conduit au Temple.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. SOSTENE *est dans le péristyle; la grande porte s'ouvre;* CASSANDRE *troublé et agité vient à lui. La grande porte se referme,*

CASSANDRE.

Sostene, on va finir ces mystères terribles.
Cassandre espère enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs, et mes sens moins troublés,
Je respire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephese assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le Roi votre père,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déja la Macédoine a reconnu vos loix.
De ses deux protecteurs Ephese a fait le choix.

Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.
Ce regne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des Dieux et chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révere et qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis: tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs et de mes prémiers soins.
Demeure en ces parvis ..Nos augustes prêtresses
Présentent Olympie aux autels des Déesses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enle-
vée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jetter Cassandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage:
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang,
Que devait lui donner la splendeur de son sang...
Que dis-je? ô souvenir! ô tems! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostene, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté...

Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père:
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie! à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaitre.

SOSTENE.

Je ne pénetre point ces étonnans secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces Rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié...

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidele.

SOSTENE.

Il doit aussi vous l'être.
Mais, depuis qu'en ces murs nous le voyons paraitre,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son coeur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*).

Et qu'importe Antigone?... O mânes d'Alessandre!
Mânes de Statira! grande Ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-Dieu justement courroucés!
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez?
Olimpie! obtenez de leur Ombre appaisée
Cette paix à mon coeur si long-tems refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,

Soit ici ma défense, et parle aux Dieux pour moi..
Eh! quoi! vers ces parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, et devance l'aurore!

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.
ANTIGONE, *à Hermas au fond du théâtre.*

Ce secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son coeur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine;
Quel sujet si pressant près de moi vous amène?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les Dieux,
Il est tems de songer à partager la terre.
D'Ephese; en ces grands jours, ils écartent la guerre.
Vos mystères secrets, des peuples respectés,
Suspendent la discorde et les calamités;
C'est un tems de repos pour les fureurs des Princes:
Mais ce repos est court, et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces Dieux arretaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage,
Sans doute, acheveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,

Osassent nous braver, et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athene Athene même envoya le poison,
Perdiccas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non; cessez d'excuser ce sacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilége!... Eh quoi! vos esprits abattus
Erigent-ils en Dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui flétrissant sa mère,
Au rang du fils des Dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilége. Et lorsqu'à Babylone

Nous avons renversé ses autels et son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avouerai ses défauts : mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand-homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand-homme !

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'est notre valeur,
Notre bras; notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme!...ses enfans!...Ah ! quel jour, Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fiere Statira, dans Babylone en cendre,
Soulevant ses sujets, nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine

Echappa, dans ce jour, aux fureurs de la Reine.
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai: mais enfin
La femme d'Alexandre à péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes,
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et, couvert de ce sang auguste et malheureux,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-tems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets?
Dans le coeur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami, que puis-je dire?
Croyez... qu'il est des tems où le coeur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés.
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vos sur-tout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,

Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons retablir
Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre, en mourant, les laissait au plus digne,
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune, ainsi que votre sort.
Le plus digne de tous, sans doute, est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite:
Que jamais, parmi nous, la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains;
Et l'Euphrate, et le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, et pour la Grece.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse;
Et sur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le noeud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage;
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir ?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez, avec quelque surprise,
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (1)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux traveaux pour vous-même entre-
pris,
Votre père, dit-on, l'avait persécutée ;
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée;
Son nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part*.

De quels traits imprévus il vient percer mon coeur!.,
Que je livre Olimpie !

(1) L'acteur doit ici regarder attentivement Cassaindre.

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

CASSANDRE.

Non; vous verrez bientôt cette jeune captive;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux et des Déesses,
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront, quand il sera tems.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre;
Et vous deciderez si la terre a des Rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le Temple, et Sostene sort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristile.*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez: quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglans disputés par les armes,
Quand des vastes états d'Alexandre au tombeau

La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire,
Une esclave est l'objet où ce grand coeur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas.
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les Rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque, en son sein, porte un assez grand coeur,
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave, et sur ses aventures,
J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir: mes yeux, dans ces rempart,
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems où le ciel la fit naître,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'éleve en père.

ANTIGONE.

Nous verrons... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître.
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
Olimpie et Cassandre arrivent a l'autel!

SCENE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE *et* OLIMPIE *mettent la main sur l'autel:* ANTIGONE *et* HERMAS *restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE.

Dieu des Rois et des Dieux, Etre unique, éternel !
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément ! le serment que je fais.
Recevez ces sermens, adorable Olimpie !
Je soumets à vos loix et mon trône et ma vie;
Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint.
Et vous, filles des cieux, vous augustes prêtresses,
Portez avec l'encens mes voeux et mes promesses
Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux, en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux.
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous !

Mon coeur vous est connu. Son rang et sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon coeur inspirés,
Soyez-en les garans, vous qui les consacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos loix,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours:
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
J'ai vu les Dieux au temple, et je les vois en elle;
Qu'ils me haissent tous, si je suis infidele!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux voeux que vous formiez ai-je assez répondu?
Vous-même prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne, et toute ma grandeur,
Sont de faibles présens indignes de son coeur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.
(Ils rentrent dans le temple : les portes se ferment ; le peuple sort du parvis.)

SCENE V.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, et tout m'est découvert.
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence,
Qui tantôt sert les Dieux, et tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique et la Religion;
Prompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour, à ce point, ne saurait l'abaisser.
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte.
Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence.
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à sa faible amitié.

HERMAS.

A son coeur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont (vous le savez trop) l'effet des passions.
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique,

Le faible quelquefois passe pour politique:
Et Cassandre n'est pas le premier Souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros, subjugué par sa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pese tes raisons.
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin? Les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon coeur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets.
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne pensais, leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos sermens redoublés, tant de soins, tant de voeux,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Grece a des temples;
L'intérêt n'en a point: mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Cassandre se défie.
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de voeux n'est pas encore à lui.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES, les PRETRESSES.

Quoique cette scene et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une maniere favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristile; mais les trois portes du temple, ouvertes, ●signent qu'on est dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

Quoi! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste,
Où Dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

UNE PRETRESSE (1).

Arzane, en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des Dieux,

(1) Ce rôle doit être joué par la Prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE, *à Statira.*

VENEZ; vous ne pouvez à vous même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asyle heureux;
Vous avez prononcé d'irrévocables voeux,
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie,
Pour annoncer ses loix aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du Dieu que vous représentez.

STATIRA, *couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher, et vêtue comme les autres prêtresses.*

O ciel? après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence, au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible;
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité!...
(*à l'Hiérophante.*)
Ah! Seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue;
Vous le savez.

L'HIEROPHANTE

Le ciel vous prescrit d'autres loix;
Et quand vous presidez pour la première fois,
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,

Votre nom, votre rang ne peuvent plus se taire ;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois ?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands Rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Etre suprême ?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter ;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous pensons comme vous : mais la Divinité,
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez. . . . Vous frémissez !

STATIRA.

Vous frémirez vous-même...
(*Aux prêtres et aux prêtresses.*)
Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce Dieu mes secrets soient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre,
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés ? . . .

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien! si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grace, et craint un Dieu vengeur;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) si vous pouvez connaître
Quel sang il répendit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante;
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendez.
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius.....
Elle vous parle ici; ne l'interrogez plus.
(*Les prêtres et les prêtresses élevent les mains, et s'inclinent.*)

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux! qu'ai-je entendu? Dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux,
Dans mes profonds respects.....

STATIRA.

Grand-Prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'eprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadême,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers momens soulagea la misère:

(*Montrant la prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour.
Seule elle me tira de la foule sanglante,
Où mes laches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne; elle guida mes pas,
Dans cet auguste asyle au bout de mes états.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans et de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appeles grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante.
Loin de lui, pour jamais, je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant,
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius. Alexandre et ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIEROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui.
Son temple est votre cour. Soyez-y plus heureuse,
Que dans cette grandeur auguste et dangereuse
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple, quelquefois, Seigneur, m'a consolée:
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux
Contre sa tête impie implorés par mes voeux.

L'HIEROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre coeur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner
A quoi vont-ils servir?

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil et mortel,
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les Dieux: tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des coeurs

L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai; je fus Reine, et ne suis que prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L'HIEROHPANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous.
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée:
C'est le sort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux Dieux puissans,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est par-tout; je m'etais abusée.
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu; je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (*Il sort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE.

(*Le théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funebres et saints,
Vous frémissez?... J'entends un horrible murmure;
Le temple est ébranlé!... Quoi! toute la nature
S'émeut à son aspect! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble et restent confondus!

OLIMPIE, *effrayée.*

Ah! Madame!...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes! soutenez mon courage abattu!...
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente.
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus qus vous ... Ma fille, embrassez-moi...
Du sort de votre époux êtes-vous informée!
Quel est votre pays? quel sang vous a formé?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'éleve, et qui ne m'est pas dû.

Cassandre est Roi, Madame; il daigna, dans la Grece,
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révere un maître;
Voilà mes sentimens, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel! on trompe un jeune coeur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un Prince ou d'un Roi vous ne seriez pas née?

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les loix,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois?

STATIRA.

Non; je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.
Les Dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse, ainsi que les attraits.
Vous esclave!

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le sort des combats, me tint sous sa puissance;
Je dois tout à son fils.

STATIRA,

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, et vu finir son cours;
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie!...
En quel tems, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'Empire, et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage, au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre?

OLIMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés,
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!... O puissance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le tems, son âge, ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage,
Du héros mon époux semble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards,
Quand, moins fier et plus doux, loin des sanglans hasards,

Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère, espoir flettenr et vain!
Serait-il bien possible?... Ecoutez-moi, Princesse,
Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit qu'on ce tems de trouble et de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en esclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je suis, et qui m'a mise au jour...
Hélas! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes...
Eh quoi! vous me serrez dans vos bras languissans!
Vous faites, pour parler, des efforts impuissans!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis... Je succombe... Olimpie!
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O PRETRESSE des Dieux! ô Reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos tristes destins!
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je suis prête, et je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zele animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-tems, comme vous, fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA, *courant embrasser Olimpie.*

Ah! mon coeur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille! ô mon sang! ô nom fatal et doux!
De vos embrassemens faut-il que je jouisse,
Lorsque, par votre hymen, vous faites mon supplice!

OLIMPIE.

Quoi ! vous seriez ma mère, et vous en gémissez !

STATIRA.

Non; je bénis les Dieux trop long-tems courroucés.
Je sens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie;
Il te donne à Cassandre !

OLIMPIE.

Ah ! si dans votre flanc
Olimpie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter,
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourrez-vous toutes deux, avec lui réunies,
Concilier enfin deux races ennemies ?

OLIMPIE.

Qui ? lui, votre ennemi ? tel serait mon malheur ?

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephese;
Il y brave les Dieux, et feint qu'il les appaise;
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

OLIMPIE.

Quoi ! d'Alexandre ici le ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !

Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux!
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes voeux,
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais, à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, et tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, UN PRETRE.

LE PRETRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux Rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel veuille nous informer.
Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,

Vers les parvis sacrés vole et se précipite.
Ephese est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les moeurs vont disparaître;
Les Rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits;
Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix.
Leur intérêt l'exige... O mère auguste et tendre,
Et vous, dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre?
Au pied de ces autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me présenter;
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes, je le sais, sans armes, sans soldats.
Nous n'avons que nos loix; voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense;
Et, si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hiérophante sort avec le prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O DESTINÉE ! ô Dieu des autels et du trône !
Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours,
Rechercher un vengeur au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent états, que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds; ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis... Ah! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du Roi des Rois... remplissez ce devoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTENE, *dans le péristyle.*

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus tems de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père.
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des Rois.
Devais-je plus long tems, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense ?
Je fus coupable assez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous.
Il anime le peuple, Ephese est alarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephese peut me faire,

(Vous le savez, grand Dieu !) n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au ciel, les coeurs des citoyens;
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime, après tout; mon coeur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras;
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux.
Non pas pour Olimpie; et c'est-là mon supplice,
C'est-là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse
Ou de me pardonner, ou de percer mon coeur,
Ce coeur désespéré qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,

Peut retirer la main qu'ella vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostene; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé: son coeur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le Dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE, *sortant du temple.*

CASSANDRE.

INTERPRETE du ciel,
Ministre de clémence en ce jour solemnel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes,
J'ai respecté ces tems à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Dès devoirs bien sacrés, et bien chers à son coeur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amèner. Puissent de si beaux noeuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur ! . . . Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ! que dites-vous ? . . . Eh ! que peut elle craindre ?

L'HIEROPHANTE, *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non ; demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zele à prescrites ?
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures:
Au Dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,

Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*Il sort, et le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! et je frémis!..
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare!... Ah, Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? Pourquoi me causer tant d'alarmes,
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA, *se dévoilant, et se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits... à sa voix ...
Mon sang se glace!... où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu; si, par tes premiers coups,
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et lui perçant le flanc,
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asyle où je suis enterrée.

Ne viens point malheureux! par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eut fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et, si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée;
Que je servais mon père en m'armant contre vous;
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes états.
Tout est affreux pour vous... Vous ne m'écoutez pas?
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu, quinze ans, de père et de famille;
Elle a mes voeux, mon coeur; et peut-être les Dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!.. O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Non... Ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon coeur l'affreux ressouvenir
Des noeuds, des tristes noeuds qui devaient nous unir.
Je préfere (ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre, au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille, en l'aimant, devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice.
Séparez, s'il se peut, mon coeur de ses forfaits.
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais . . . Ah, grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel! n'insulte plus et l'autel, et le trône.
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone,
J'aimerais mieux encore une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois,

Que de voir mon sujet, mon ennemi . . . Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur.
Mais j'aime; mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je sais quel fut son père;
Je suis Roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort, et son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais de noeuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et, puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais, si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce coeur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilége.
J'enlèverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie:
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau,
Et l'amour le plus tendre, et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostene.*)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphème! ô ciel, qu'ai-je entendu!
Ah! ma fille; à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton coeur répond au mien, tes chers embrassemens,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.
Je puis tout supporter, puisque je vois en toi
Un coeur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon ame est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentimens, et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mère!...Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée!
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux!... Pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les coeurs sont à vous;
Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son Empire;
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avouerez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre coeur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire,
Des mains de votre fille et de tant de vertus,
Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
Il en est trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.

Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon coeur;
Je me suis présenté comme un adorateur,
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon coeur est détaché du trône et de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais, si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les Dieux rendaient à ma douleur;
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zele?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense.
Je crois vous mériter, soyez ma recompense.
Toute autre est un outrage, et c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos voeux.
Parlez; et je tiendrai cette gloire suprême

De mon bras, de la Reine, et sur-tout de vous-même.
Prononcez; daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits...
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée;
J'épouse un bienfaiteur... il est un assassin.
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
Dans cet entassement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous repondre? . . . Ah! dans de tels momens,
(*Embrassant sa mère.*)
Voyez à qui je dois mes premiers sentimens.
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et si ce coeur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
La majesté peut-être, ou l'orgueil de mon trône,
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre.

Il nomma le plus digne, et vous le devenez.
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'Empire du monde!
Alexandre et sa veuve ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères,
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté.

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle, et je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des sermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée!

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des Dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asyle obscur est le trône où j'aspire?
Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces Rois, dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'une meurtre infructeux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! Eh! pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Est-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère!...

STATIRA.

O ciel vengeur!...

OLIMPIE.

Cassandre...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! Madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me separer d'un époux si coupable,
Je le fuis... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
Dernier de mes momens! cruelle fille, hélas!
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre et ta mère?
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux et mon père:
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée!

Fille trop chère!...

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne...et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez; écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang, avant que d'être à lui.
Mon coeur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime:
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce coeur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domtés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge;
De mon père et de vous je me sens le courage.
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez, en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère!
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce coeur : vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier, prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuse plus.
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage,
Tu déchires mon coeur, et tu sais l'attendrir.
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel ! est la plus misérable ?

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit; les saints lieux profanés,
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos soldats près du temple occupent ce passage.
Cassandre, ivre d'amour, de douleur et de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné: mais, dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, *en sortant.*

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE,
SOSTENE.

CASSANDRE: *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidele allié; détestable ennemi,
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton coeur s'abandonne!
La fille d'Alexandre a des droits assez grands,
Pour faire armer l'Asie, et trembler nos tyrans.
Babylone est sa dot, et son droit est l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'a présent l'amitié considère,
Si tu fus innocent de la mort de son père.
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faiblesses d'amour ton coeur abandonné,
Séduisait Olimpie en cachant sa naissance.
Tu crus ensevelir dans l'éternel silence,
Ce funeste secret dont je suis informé.
Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin; c'en est fait; et Cassandre
N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? Pensais-tu que ses droits,
T'éleveraient un jour au rang de Roi des Rois?
Je peux de Statira prendre ici la défense.
Mais veux-tu conserver notre antique alliance?

Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux états,
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?...

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cede Olimpie, et rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi; sinon je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pese-les, et choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire,
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins: tu ris de sa justice;
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître!...

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si, dans ton ame atroce, il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercénaire,
Pour assouvir ta rage et servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace,
De braver mon courage ainsi que ma disgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux;
C'est un crime nouveau: c'est toi qui le prépares,
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons; viens décider de ton sort et du mien,

T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie: et sois sûr qu'Olimpie,
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jetent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

PROFANES, c'en est trop. Arrêtez, Respectez,
Et le Dieu qui vous parle, et ses solemnités.
Prêtres, Initiés, peuple, qu'on les sépare.
Bannissez du lieu saint la discorde barbare.
Expiez vos forfaits....Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! Vous, Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cede au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les mânes d'Alexandre et le courroux céleste,
Que, tant que je vivrai, je ne souffrirai pas,
Qu'Olimpie, à mes yeux, passe ici dans ses bras;
Et que cet hyménée illegitime, impie,
Soit la honte d'Ephese, et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute, il le serait, si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un coeur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre, et le trône des Rois,
Egalement soumis entendent cette voix;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang
Des parens de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères,
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir plus nécessaire qu'eux,
Son épouse, en ce jour, peut former d'autres noeuds.
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence,
A l'exemple des Dieux, ne pardonne l'offense.
Statira vit encore, et vous devez penser,
Que du sort de sa fille elle peut disposer.
Respectez les malheurs et les droits d'une mère,
Les loix des nations, le sacré caractère
Que la Nature donne, et que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olimpie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre,
Les arrêts de la veuve, et du sang d'Alexandre?

(*Il sort avec sa suite.*)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, Pontife, elle est à moi.

(*Antigone sort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE,
dans le péristyle.

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, coeur barbare et sans foi !
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asyle,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le coeur.

SOSTENE.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise,
Et des loix qu'il viole, et des Dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre,
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce temple, avant que je l'endure.
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,
Mon ame à cet espoir osait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie : est-ce là pardonner ?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point : ce coeur docile et tendre,
Si soumis à vos loix, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le coeur ne connaît point un si prompt changement.
Elle peut vous aimer sans trahir la Nature.

Vos coups dans les combats, portés à l'aventure,
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux.
C'est un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père;
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère.
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaise mes tourmens.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostene est leur fille; elle a le droit affreux,
De haïr sans retour, un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfere,
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférens aux Rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle,
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher
d'elle.

SOSTENE, *appercevant Olimpie.*

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est tems qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(*Sostene sort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, *courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*

Que mon coeur se souleve !
Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne!... Helas !
(Appercevant Cassandre.)
Que vois-je !

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien ! j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure,
Mais, daignez me répondre.. Ai-je, par mes secours,
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver ?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolatrée ?

OLIMPIE.

Ah ! c'est-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes sermens vos sermens solemnels!

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai!... Que le courroux céleste,
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fût trop aisé d'éblouir ma jeunesse;
D'un coeur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse;
C'est un forfait de plus... Fuis-moi, ces entretiens,
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être;
En acceptant les voeux d'un barbare et d'un traître,
Et si pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux!
D'Antigone et de toi je rejete les voeux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon coeur.
J'ai l'hymen et le monde et la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asyle, où Dieu doit posséder,

Ce coeur qui se trompa, quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie... et sur-tout d'Antigone.
Va t'en, ne me vois plus .. Va, laisse-moi pleurer,
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien ! de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance ;
Et quand votre vertu rejete un autre époux,
Ce refus est ma grace; et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus,
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon coeur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère ! . . . Quoi ! ta bouche a prononcé son nom !
Ah ! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour, au moins, peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse,
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.
(*Il la prend par la main.*)
Chère épouse, venez.

OLIMPIE, *la retirant avec transport.*)
Traite-moi donc comme elle,
Frappe une infortunée à son devoir fidelle ;

Dans ce coeur désolé porte un coup plus certain.
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel sait faire grace, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr.

OLIMIPE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?...
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main, qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais; je t'aimerais... barbare!
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare;
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le coeur,
Vous me suivrez... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice.
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiége la porte.
Il séduit vos amis près du temple assemblés.
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!.. Va, j'en suis incapable...
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'est exécrable,
Et; s'il m'est conservé, je revole en ces lieux;
Je vous arrache au temple, et j'y meurs à vos yeux.

(Il sort avec Sostene.)

SCENE VII.

OLIMPIE, *seule*.

Malheureuse !... Et c'est lui qui causé mes alarmes !...
Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes ?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir ?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous, c'est par vous qui je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentimens...
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres sermens...
Dieux ! vous les receviez, ô Dieux ! votre clémence
A du plus tendre amour approuvée l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon coeur :
Donnez-lui la vertu conforme a son malheur...
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parens, sans état, moi-même inconnue...
Le grand nom que je porte, est-ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins.... Cassandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner... mais comment te haïr !..
Que peut donc sur soi-même une faible mortelle?
Je déchire, en pleurant, ma blessure cruelle :
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon coeur, au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous? Protégez ma faiblesse.
Vous tremblez! . . . Vous pleurez! . . .

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princesse!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! soyez en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous!

L'HIEROPHANTE.

O fille auguste et chère!
La veuve d'Alexandre . . .

OLIMPIE.

Ah! justes Dieux! . . . ma mère.
Eh bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Jusques dans les parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déja coulait le sang, déja le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.

J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos loix qu'il oublie, et nos Dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous:
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

OLIMPIE, *tombant entre les bras d'une Prêtresse.*

Je meurs . . . Soutenez-moi . . . marchons . . Vit-elle encore?

L'HIEROPHANTE

Cassandre est à ses pieds; il gémit, il l'implore;
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours;
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE, *se relevant.*

Cassandre à ses genoux!

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes,
A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout tems poursuivie.
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Cassandre et la lumière,
Et levant à regret sa débile paupière:
Allez, m'a-t-elle dit, Ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané,

Consolez Olimpie : elle m'aime, et j'ordonne
Que, pour venger sa mère, elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands Dieux !
Venez, guidez mes pas ; venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, Seigneur... et j'en aurai peut-être.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance est vaine ;
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'est plus !

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre,
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.

Statira, succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
La sensible Olimpie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son ame à peine retenue.
Les Ministres des Dieux, les Prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets, accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes.
Le temple retentit de sanglots et de plaintes.
On prépare un bûcher, et ces vains ornemens
Qui rappellent la mort aux regards des vivans.
On prétend qu'Olimpie, en ce lieu solitaire,
Habitera l'asyle où s'enfermait sa mère;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux Dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les loix.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne, et ses ordres suprêmes,
Au moment du trépas, sont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre, et sa funeste ardeur,
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son coeur désolé renonce à ce barbare..
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas.
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit ré-
pandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment, Cassandre la révere:
Je sais qu'il est des loix qu'il me faut respecter,
Que, pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force et sont plus assurés.

(Le temple s'ouvre.)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement;* OLIMPIE, *soutenue par les Prêtresses: elle est en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
Les Prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le coeur le plus farouche.

(à Olimpie.)
Je veux bien l'avouer . . . Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu . . . je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée:
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son Ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, Madame, et gardez sa promesse.

(Il sort avec Hermas.)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, Ministre d'un Dieu de paix et de douceur,
Des coeurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asyle à ma calamité?
Du sang de tant de Rois, c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas; laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Votre mère, en mourant, a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière,
Et, si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître; il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes sermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des Dieux.

Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas, sans doute, allumer en un jour
Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre coeur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
Est horrible à mon coeur, et doit déplaire au vôtre,
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés;
J'abandonne un époux... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen et l'amour et le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre, ou choisir Antigone.
Ces deux rivaux armés, si fiers et si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
La piété se lasse, et sur-tout chez les Grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrens.
Mais ce sang dès demain va couler dans Ephese.
Décidez-vous, Princesse, et le peuple s'appaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des loix,

Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix;
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLIMPIE.

Il suffit; je conçois vos raisons et vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur...
Il me faut faire un choix... il est fait dans mon coeur
Je suis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone.
Vous acceptez les voeux, et la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
N'est point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière...
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter.

L'HIEROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra sa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas... Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout preparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funebre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L'HIEROPHANTE.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste et pure offrande.

(Les pretresses placent tout cela sur un autel)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

C'est l'unique faveur que sa fille demande...

(à la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée,
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée:
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis.
Satisfassent son Ombre... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(Elle sort.)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

Allez donc; élevez cette pile fatale;
Préparez les cyprès, et l'urne sépulcrale;

Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentimens, mon choix, vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
Vous n'avez que ce jour ; il fuit, et le tems presse.
(*Il sort avec les prêtres.*)

SCENE IV.

OLIMPIE, *sur le devant* ; les Prêtresses, *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O TOI qui, dans mon coeur, à ce choix resolu,
Usurpas, à ma honte, un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Regne, amant malheureux, sur mes sens déchirés.
Si tu m'aimes, helas ! si j'ose encor le croire,
Va tu paieras bien cher ta funeste victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtresses.

CASSANDRE.

Eh bien! je viens remplir mon devoir et vos voeux.
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Cassandre!

CASSANDRE.

Objet sacré, chère épouse!...

OLIMPIE.

Ah, cruel!

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les tems est d'être parricide.
(*Il se jette à genoux.*)
Mais je suis ton époux; mais, malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteste,
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste.
La mort est le seul Dieu qui peut nous séparer.
Je veux, en périssant, te voir et t'adorer.
Venge-toi, punis-moi: mais ne sois point parjure.
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale et mes funebres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres se consument,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter;
N'approchez pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtresses.

ANTIGONE.

Enfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts, et ce jour de terreur;
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.
Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, (et du moins je l'espère)
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux,
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez,

OLIMPIE.

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce tems, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi seulement, soldats du Roi mon père,
Rois, après son trépas, que, si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins reconnaissant mes loix,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, et vous devez connaître
Combien je vous respecte et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre coeur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
(Vous-même l'avez dit) qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Decidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc ce coeur que vous persécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, sachez que je l'ai merité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.

Je trouvais une mère en ce sejour d'effroi,
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi;
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Epousez Antigone, et je meurs consolée.
Elle était expirante; et moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver!
Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi...
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes;
Je vous laisse en juger: vous connaissez vos crimes.
Il serait superflu de vous les reprocher;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLIMPIE.

Je vais vous éclairer: gardez votre promesse.
(*Le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé*)

SCENE VII.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRÊTRESSE inférieure.

PRINCESSE, il en est tems.

OLIMPIE, *à Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux.
Cassandre, en ce moment plains-toi, si tu le peux.
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre.
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre:
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix...
Attends ici le mien (1). Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être...
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours.
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,

(1) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis...
Apprends.... que je t'adore... et que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

Elle se frappe: et se jette dans le bûcher.)

TOUS ENSEMBLE (1).

Ciel!

CASSANDRE, *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRETRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouie!

CASSANDRE.

Elle n'est déja plus, tous nos efforts sont vains.

(*Revenant dans le péristyle.*)

En est-ce assez, grands Dieux!... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon Roi, sa veuve et mon épouse!..
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand coeur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer et m'imite.

(*Il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!

(1) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur?

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière.
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière.
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? Qu'avait fait Olimpie?
A quoi réservez-vous ma deplorable vie?

Fin du Tome cinquieme.

